


ET MOI...

15 SEPTEMBRE 2023

DESSINE-MOI LA VILLE DE DEMAIN !

Par Eugénie Deloire 



City Campings (2023),
image conçue par
les designers d'Ulises
Studio et générée
par intelligence
artificielle.

Imaginer la ville du futur est un exercice de prospective aussi ambitieux que passionnant. Concevoir des lieux de vie adaptés à la nouvelle donne écologique, résistants aux chocs climatiques, aux crises sociales et aux mutations économiques : c'est le grand chantier auquel s'attellent les architectes, paysagistes et urbanistes avec, à la manœuvre, une relève engagée et politisée. Prête à transformer l'utopie en réalité.

Is portent un regard neuf sur la ville. En 2022, le Palmarès des jeunes urbanistes, prix décerné tous les deux ans par le ministère chargé de l'aménagement du territoire, a récompensé quatre agences pour leur approche inédite. Belvédère, Les Marneurs, Commune et La Traverse incarnent, parmi d'autres, une nouvelle génération bouillonnante d'urbanistes, paysagistes, géographes et architectes qui pensent la cité de demain à l'épreuve de la crise environnementale. Rêver d'une ville plus verte et ouverte au vivant, inclusive et apaisée, plus humaine en somme, relève-t-il d'une utopie ?

Selon l'architecte Philippe Madec, pionnier de l'écoresponsabilité, « l'avenir de nos villes repose sur l'élaboration d'un projet commun et citoyen, accepté par tous les habitants, qui transformerait nos angoisses, notamment face au réchauffement climatique, en un récit d'avenir créatif et joyeux ». Auteur du « Manifeste pour une frugalité heureuse et créative » qui, à ce jour, comptabilise 16 000 signatures, il entend faire de la frugalité une manière de réinventer le vivre ensemble au sein d'un « établissement humain », notion élargie au-delà de la ville, qui englobe les métropoles, territoires et communes, urbanité et ruralité en un « être-au-monde » pluriel, capable de s'adapter aux changements. « Il faut dès aujourd'hui se préparer à aborder la fin du siècle car il y a urgence à agir », alerte l'architecte, rappelant que la construction est responsable de près de 40% des émissions de gaz à effet de serre. Une nouvelle page urbanistique et architecturale reste à écrire.



Dreamin Destinations (2023), d'Ulises Studio. Pour illustrer ce dossier, nous avons sélectionné le travail d'Ulises Studio, fondé par l'architecte Ricardo Orts. Le cabinet de design utilise la plateforme d'intelligence artificielle Midjourney pour imaginer l'habitat du futur.



ULISES (@ULISES.STUDIO) WWW.ULISES.STUDIO

L'atelier Commune rassemble une équipe d'architectes et de philosophes engagés qui s'érige contre « *le rouleau compresseur de la ville* » et des politiques aménagistes menant à « *une impasse écologique et sociale* ». L'agence se démarque par ses « *dessins sensibles* » de grande taille (2 mètres par 2 mètres), représentant un village ou un quartier dans leur totalité. Exécutés à la main, avec toute la minutie, le temps d'observation et les griffonnages que cette technique impose, ils sont utilisés comme outils de médiation et de conception avec les habitants et commerçants. « *Ces dessins nous permettent de capter la rumeur d'un lieu, avec ses qualités, ses richesses mais aussi ses défauts, dans le but de les réparer. Ils sont partagés avec l'ensemble de la communauté pour qu'elle puisse s'emparer de son environnement et de ses transformations* », explique Antoine Begel.

RÉENCHANTER L'ORDINAIRE

Cet associé de Commune évoque « l'effet James Bond » qui nous pousse à voyager toujours plus loin pour trouver des paysages exotiques faisant souvent office de décors de films, plutôt que de regarder nos lieux de vie habituels. Pourtant, la beauté se trouve aussi dans la ville, si l'on s'attache à réenchanter l'ordinaire.

« *Contrairement à ce qui s'est longtemps pratiqué en matière d'urbanisme, nous ne faisons pas table rase d'un territoire avant de lancer un projet. Au contraire, nous en prenons soin en le traitant comme une page déjà très écrite dont nous révélons les qualités. Nous voulons créer un environnement accueillant où les hommes se plaindraient à vivre et travailler, à l'opposé des périphéries sans âme ni lien social* », ajoute Alexis Stremstoerfer, associé

de l'atelier. Pas question, pour autant, de passer pour des doux rêveurs : Commune affirme vouloir « *changer le monde avec sérieux et cesser de construire la ville comme on le faisait avant* ». Dans un projet mené à Lantenay (Côte-d'Or), les architectes ont collecté tous les souvenirs des villageois et défini un calendrier communal rythmé par des événements festifs (bal du 14 juillet devant la mairie, repas partagé dans les champs, etc.) afin de redonner vie à une commune endormie.

DE LA VILLE AU VILLAGE

Délaisser les métropoles au profit des communes rurales, c'est l'une des pistes de réflexion suivies par La Traverse, collectif prônant une « *transition écologique juste et radicale* », fondée sur un modèle de décroissance choisie. Il s'est donné pour mission de revitaliser les villages en y apportant son ingénierie territoriale. « *La ville de demain sera moins autocentrée et davantage reliée aux communes. Les métropoles ont trop longtemps été pensées comme des bulles hors sol alors qu'elles sont dépendantes des territoires, tant sur le plan alimentaire qu'énergétique* », note Victor Fighiera, membre de La Traverse. Son leitmotiv : plutôt que de chercher le point de PIB en plus et de relancer la croissance coûte que coûte, mieux vaut créer un développement endogène axé sur le bien vivre des habitants.

« *Tout l'enjeu de notre démarche est de mettre en valeur les initiatives qui méritent de voir la lumière car elles répondent aux besoins des habitants tout en respectant l'identité du territoire* », précise-t-il. L'ouverture d'une épicerie collaborative et la mise en place d'un service de covoiturage dans les villages sont autant

APRÈS LA SECONDE GUERRE MONDIALE, L'URGENCE ÉTAIT DE RECONSTRUIRE VITE ET BEAUCOUP, LAISSANT PLACE AU BÉTON ET AUX PREMIÈRES GRANDES CITÉS.

de projets qui dynamisent les zones rurales. Le collectif accompagne actuellement quatre communes des Deux-Sèvres traversées par la Sèvre Niortaise dans le réaménagement des berges du fleuve. « À la demande des élus et des habitants, nous souhaitons lancer des actions transversales telles que la création de pistes cyclables et d'un parcours paysagé incluant des lieux de rencontre entre promeneurs autour de ce marqueur identitaire du Marais poitevin, en collaboration avec les éleveurs propriétaires des parcelles bordant le fleuve », décrit Victor Fighiera. Aborder les sujets économiques et sociaux par le prisme écologique et retisser le lien entre ville et campagne: tels sont les défis à relever pour les bâtisseurs du futur.

LA VÉGÉTATION, ALLIÉE DU CLIMAT

La nature en ville est un sujet qui remonte au XVI^e siècle qui a vu naître, sous le règne d'Henri IV, les premières trames végétales. « À cette époque, la socialisation se faisait autour du jeu de mail, que l'on pratiquait sous les allées d'arbres auxquelles on a donné le nom de mails », raconte Caroline Mollie, architecte paysagiste et auteur d'À l'ombre des arbres, planter la ville pour demain. La France sous la royauté s'est distinguée par ses routes plantées, ses allées rectilignes et ses promenades entourant les remparts. Allées, squares, parcs et bois ont ensuite embelli la ville, sous l'impulsion d'un Napoléon III attaché au concept de « ville-promenade ».

Cette ère végétale a pris fin avec la Seconde Guerre mondiale et la nécessité de reconstruire vite et beaucoup, laissant place au béton et aux premières grandes cités. Les années 1970 ont ensuite donné la priorité à la circulation et imperméabilisé les sols à outrance, fragilisant durablement les écosystèmes. Une tendance que l'on souhaite désormais inverser pour rendre les villes climato-résilientes. Non sans difficulté. « Après des décennies à massacrer la végétation, nous voulons la réintroduire en ville pour créer de l'ombre et des îlots de fraîcheur. Des décisions politiques souvent prises dans la précipitation », regrette Caroline Mollie. Car pour qu'un arbre grandisse, il a besoin d'air, de terre et surtout... de temps. Exit, donc, les espèces en bac, plantées sur les façades des immeubles ou transplantées dans des forêts urbaines.

« On ne plante pas un arbre dans un dé à coudre ! » soupire l'auteur qui en appelle au « bon

sens jardinier » et à une plus grande implication des services espaces verts des municipalités. « Il faut établir un programme de plantation pour identifier les arbres qui souffrent, ceux qui sont en surnombre et ceux qui pourront se développer. Mieux vaut un seul et bel arbre que cinq malingres », assure-t-elle. Mettre l'accent sur la pédagogie, aussi. « L'une des causes de la déconnexion de nos contemporains avec le vivant vient du fait que les sciences de la nature ne sont plus enseignées à l'école depuis quarante ans et que les agents de voirie n'ont plus le savoir-faire ni la connaissance des paysans », pointe-t-elle, invitant à faire confiance aux paysagistes et aux urbanistes pour renaturer harmonieusement les milieux urbains.

RETROUVER LE CYCLE DE L'EAU

L'agence d'architecture, de paysage et d'urbanisme Les Marneurs, fondée par Antonin Amiot, Geoffrey Clamour et Julien Romane, accompagne les territoires exposés aux risques climatiques, particulièrement la submersion marine et les inondations. Elle propose de nouvelles formes d'adaptation et de recomposition d'espaces vulnérables. « Nous sommes amenés à réparer et soigner les territoires. Retrouver le cycle de l'eau permet de restaurer les sols perméables et de recréer un lien avec le cycle du vivant. Ces milieux ont également la vertu de limiter l'impact des îlots de chaleur urbains », remarque Geoffrey Clamour.

La question de l'eau doit être traitée à l'échelle des bassins-versants, pour prévenir les crues et les inondations. « Il s'agit d'épaissir les surfaces capables d'accueillir la montée des eaux et, dans les villes, de travailler le risque à partir des structures existantes, en construisant des berges selon les niveaux d'aléas et un système résilient à l'intérieur des bâtiments », indique Antonin Amiot. Les Marneurs aiment citer les œuvres de l'architecte Carlo Scarpa à Venise, comme la Fondation Querini-Stampalja ou le Monument à la partisans, où les espaces, les matériaux et la topographie des sols sont conçus pour pouvoir résister, s'adapter, mais aussi céder aux fluctuations de l'eau.

Au sein du Grand Site de France de Rochefort Océan, l'agence mène un projet de requalification de l'estuaire de la Charente: plus de 2 millions d'euros dédiés à la mise en valeur de l'espace naturel formé par la pointe de Port-des-Barques permettant l'accès à l'Île Madame. Dans ce

BÂTIR LA VILLE : UNE LEÇON DE DÉMOCRATIE

L'opérateur éCo.urbain qui regroupe deux aménageurs (la SEM et la SPL) œuvre à faire émerger la ville de demain à Colombes (Hauts-de-Seine). Sa méthode: la démocratie participative, où chacun a le droit de proposer ses idées, quitte à bousculer la décision ou l'intention des maires. Les habitants sont sollicités à toutes les étapes des projets d'aménagement du territoire, en cohésion avec les élus locaux. « Il ne faut pas oublier que nous créons le cadre de vie des adultes

d'aujourd'hui et des enfants de demain », rappelle Florence Bruyère, directrice générale d'éCo.urbain. Le débat est encadré, les règles du jeu posées en amont et les suggestions collectivement portées. « Après discussions, 99% des propositions formulées par les habitants sont généralement retenues, mais jamais à l'unanimité. C'est une vraie leçon de démocratie pour les citoyens qui retrouvent, dans ce cadre, un sens du collectif et du bien commun », conclut-elle.



Piranesti Playgrounds (2023), d'Ulises Studio. Le cabinet basé à Berlin mêle vues réelles, et structures imaginaires, mais toujours dans l'optique de présenter des nouvelles façons de vivre ensemble dans les villes.

cadre, Les Marneurs proposent un projet qui cherche le bon équilibre entre la renaturation des massifs dunaires originels et la définition de parcours fondés sur des perspectives vers l'estuaire et ses rivages.

«Le réchauffement climatique est très perceptible sur ce site. Les populations locales s'inquiètent de voir leur paradis s'effondrer. Elles sont attachées à la préservation de leur paysage», relève Julien Romane. La gestion des risques se joue à l'échelle du territoire mais s'appuie sur des projets opérationnels locaux, adaptés aux spécificités de chaque ville. Récemment, à Caen, Les Marneurs ont réactivé la mémoire du risque d'inondation en balisant l'espace public de repères de crue. «Nos sociétés doivent se

préparer à mieux appréhender le risque perpétuel en ville et recréer un lien avec les cycles de l'eau et du vivant», estime Antonin Amiot.

S'OUVRIRE AU VIVANT

Faire de la place aux non-humains. En 2020, la philosophe Joëlle Zask, dans son livre *Zoocities*, s'interrogeait sur une possible cohabitation entre les animaux et les hommes dans l'espace urbain. Les confinements liés au Covid ont entraîné le retour de bêtes sauvages dans les villes. Si l'image de canards arpenter la rue de Rivoli à Paris a amusé, serions-nous prêts à tomber nez à nez avec un sanglier, un renard, un loup ou un ours ? Probablement pas. Pourtant, l'utopie d'une ville rempart contre une nature hostile se

confronte à la réalité d'un monde qui se borde de vie. «L'urbanisme a longtemps été une pratique excessivement anthropocentrée. Aujourd'hui, un tournant s'opère pour mieux intégrer les non-humains dans la conception et la gestion urbaines», observe Alice Cabaret, urbaniste et fondatrice de l'agence de prospective et de stratégie urbaine The Street Society.

MISSION « ANIMALE » À PARIS

Moins de baies vitrées qui entraînent une mortalité forte des oiseaux, plus de façades à nichoirs pour favoriser la reproduction : des solutions existent pour pacifier la relation homme/animal. Et de plus en plus de projets architecturaux en tiennent compte. C'est le cas de Polybloc, dessiné par le studio Cutwork. Des nichoirs sont intégrés aux façades, qui sont plantées et arrosées automatiquement par des réserves d'eau de pluie. «La ville doit redevenir un environnement propice à la prolifération naturelle de la vie. Les édifices peuvent être plantés comme des arbres pour activer la biodiversité», affirme Antonin Yuji Maeno, architecte et cofondateur de Cutwork. «Nous devons prendre conscience que nous faisons partie d'un écosystème complexe fondé sur des interdépendances fines entre humains, animaux et végétaux.» Pour convaincre les maîtrises d'ouvrage et les concepteurs de mieux intégrer le vivant dans leurs projets, The Street Society pratique la méthodologie Urban Design Thinking, en invitant les participants à se placer dans la peau des animaux et plantes qui habitent ou habiteront le site. «Une méthode efficace qui encourage au changement de perspective et fait émerger des idées nouvelles», selon Alice Cabaret.

Jusqu'au 1^{er} octobre prochain se tient à Paris, au pavillon de l'Arsenal, l'exposition «Paris Animal, Histoire et récits d'une ville vivante» qui retrace l'histoire de la capitale, de l'Antiquité à aujourd'hui, par le prisme des animaux. Marion Waller, nouvelle directrice du Centre

d'urbanisme et d'architecture de Paris et de la métropole parisienne, décrypte les enjeux de cette interdépendance. «*Les animaux occupent une place centrale dans l'histoire de Paris. Ils étaient source de nourriture et les chevaux étaient utilisés comme moyen de transport*», raconte-t-elle. Pour cette dernière, mieux vivre avec les animaux suppose de repenser les espaces publics. «*Il faut aménager la voirie pour que les bêtes puissent librement circuler d'espaces verts en espaces verts, ajouter des points d'eau et créer des anfractuosités sur les toits pour qu'ils puissent nicher*», détaille-t-elle.

En 2018, la Ville de Paris a lancé une mission «animale» dont la stratégie se déploie en quatre axes : mieux informer et communiquer sur la place des animaux en ville, promouvoir le respect et le bien-être animal, renforcer la place de l'animal domestique et changer de regard sur la faune sauvage. Et pour cause. Selon la mairie, Paris compte plus de 1300 espèces animales sauvages, environ 250 000 chats et 100 000 chiens, mais aussi de nouveaux animaux de compagnie, comme les lapins, les hamsters ou les tortues ! Parmi les actions menées, figure l'installation de mangeoires, abreuvoirs et nichoirs pour oiseaux et chauves-souris, d'un hôtel à insectes, d'un gîte pour hérissons ou d'un abri pour coccinelles. «*Prendre soin d'une altérité animale, c'est aussi une façon de rendre la ville plus humaine*», considère Marion Waller.

La ville peut-elle être féministe ? Si la question du genre dans l'espace urbain est de plus en plus débattue, elle demeure un impensé pour de nombreux aménageurs et élus. «*La ville a été aménagée pour un certain type d'hommes, motorisés, actifs et célibataires. Ce qui signifie que*

1 300 ESPÈCES

d'animaux sauvages «habiteraient» dans la capitale, selon les services de la mairie de Paris. Qui dénombre également environ 250 000 chats et 100 000 chiens domestiques.

les femmes ne sont pas vraiment prises en compte dans l'espace public», observe Édith Maruejols, directrice de L'Atelier Recherche Observatoire Égalité. Chargée de mission dans les quartiers prioritaires, elle aborde les politiques publiques sous l'angle de l'égalité homme-femme.

DES ESPACES PENSÉS AU FÉMININ

«*Les femmes portent en elles les questions de pauvreté et de parentalité. Tout ce qui appartient au soin, à l'administratif et aux enfants leur est généralement dévolu*», énonce-t-elle. Résultat, lors de leurs déplacements, elles poussent landaus, poussettes ou fauteuils roulants, traînent et portent les sacs et chariots de courses et se confrontent à des trottoirs discontinus, parfois absents ou à des passages piétons trop éloignés des arrêts de bus. Mais, surtout, elles n'investissent pas les lieux extérieurs.

Dans le quartier Sanitas à Tours, parmi les douze plus pauvres de France, Édith Maruejols a marché dans les pas des femmes et identifié les freins à leur épanouissement dans l'espace public. Son constat est le suivant : «*Dans une ville organisée par et pour les hommes, les femmes ne font pas groupe et sont invisibilisées. Elles peuvent marcher mais ne sont pas autorisées à s'arrêter, encore moins à flâner, s'amuser, se retrouver et socialiser. Elles sont reléguées à l'espace privé.*»

Pour corriger ce partage inégalitaire des lieux publics, le bureau d'études préconise, en premier lieu, le remplacement des équipements sportifs de plus de 1,80 mètre, valorisant la performance physique et la force, surreprésentés dans les lieux publics, par des installations accessibles aux enfants accompagnés par leur mère, tout comme la

MANYOLY* : « EN REPRÉSENTANT LES FEMMES DANS L'ESPACE PUBLIC, JE LES RENDS VISIBLES »

Pourquoi représenter les femmes dans le street art ?

L'art urbain m'est apparu en 2013 comme une évidence. J'ai commencé par dessiner des femmes que j'avais prises en photo lors de mes voyages en Asie, puis j'ai rencontré dans la rue, dans le quartier du Panier à Marseille où je peins, des femmes de tous horizons, qui m'ont inspirée. La ville n'accorde pas assez de place aux femmes car les décideurs sont des hommes et ils

sont rares à remettre en question leurs pratiques, encore moins à comprendre les problématiques propres au genre féminin. Mes portraits ne sont pas que des visages : ils racontent l'histoire de chacune des femmes que j'ai rencontrées, dans des rues qui souvent portent des noms d'hommes, mal éclairées ou sans trottoir. Elles ont la tête haute et le regard franc, affichées là où tout le monde peut les voir. Je veux porter la voix des femmes.

La ville peut-elle être un support artistique ?

La rue offre un matériau unique pour créer. À l'atelier, je suis seule mais dans la rue, je suis interrompue en permanence par les passants, avec qui j'échange, je crée des interactions. Et puis, il y a les rencontres inattendues. Le confinement m'a renforcée dans l'idée que c'est dans la rue que les choses se passent car tout le monde y a accès. La ville représente aussi bien un lieu de

création artistique que d'expression politique. Malheureusement, les élus ne s'y intéressent pas suffisamment. De nombreuses initiatives sont menées par les associations mais les projets restent difficiles à financer, exceptés par les mécènes. Des ateliers partagés et des tiers lieux sont créés par des indépendants mais il manque encore une organisation pérenne, soutenue par la mairie et ses habitants.

Comment s'est construit votre discours politique ?

Depuis ma grossesse, j'ai compris que le monde artistique était clivant et que le street art comptait peu de femmes. Dans les festivals qui ont survécu au confinement, plus de la moitié proposait des programmations 100% masculines ! Mon discours politique s'est construit petit à petit. Au départ, je ne voulais pas prendre position, le mot féministe me faisait peur. Aujourd'hui, je n' imagine pas comment

je pourrais ne pas l'être. En représentant les femmes dans l'espace public, je les rends visibles, sur des formats de plus en plus grands – j'ai notamment travaillé sur une façade de 16 mètres de hauteur ! Et je souhaite désormais mettre en avant des femmes actives dans leur secteur : reporters, réalisatrices, autrices, chercheuses ou ingénieures... Des personnalités fortes et uniques.

* Street-artiste féministe et engagée.



Rooftop Refuges

(2023) d'Ulises Studio.

Revégétaliser la cité, créer des espaces communautaires: autant de concepts déjà à l'œuvre dans l'architecture et l'urbanisme modernes.

suppression des urinoirs au profit de toilettes mixtes. «L'important est d'entamer un dialogue nourri entre les services de voirie, les élus et les habitants qui pratiquent la ville au quotidien, c'est-à-dire les femmes», résume l'architecte, convaincue que la liberté commence là où la domination masculine s'achève.

Pour que le droit à occuper l'espace public s'exprime pleinement, il faudrait déconstruire le système hétéro-patriarcal qui régit nos villes, selon l'anthropologue urbaine Chris Blache. La cofondatrice et coordinatrice du bureau d'études Genre et Ville estime que l'inclusivité de la ville dépasse la notion de genre, pour épouser une logique intersectionnelle. «La population ne se réduit pas à deux archétypes

féminin et masculin, mais englobe aussi les personnes racisées, homosexuelles, gender fluid ou handicapées», corrige-t-elle.

Un travail de fond reste à mener sur l'espace public pour sortir des normes sexuelles codifiées et de l'exclusivité des usages. «Il est tout à fait possible de concevoir une flexibilité des espaces qui ne fige pas les fonctions. Le mobilier urbain doit être réversible, de façon à faire cohabiter les usages et les fonctions», soutient Chris Blache. Elle cite, en exemple, les jardins de la Villette à Paris où se côtoient sur les pelouses les amateurs de football, de danse ou de jogging, mais également les familles qui pique-niquent en journée et les groupes de jeunes qui sortent le soir.

Par ailleurs, l'éclairage contribue à valoriser l'espace public et à le rendre plus chaleureux. «Dans l'est de la France et en Allemagne, les places sont baignées de lumières douces et de projections au sol qui instaurent un effet cocon», autorisant les femmes à s'asseoir sur les bancs publics», témoigne l'anthropologue. Aidant les minorités à s'approprier l'espace public, Genre et Ville produit des études sensibles sur la désirabilité des villes. «Pour débrider les envies et sortir d'une vision strictement fonctionnelle de la ville, il faut la fantasmer et en montrer tous les possibles», déclare Chris Blache.

Militante d'un urbanisme féministe, elle revendique «un mode combat» pour faire avancer «un sujet sociétal enkysté depuis des siècles». Car la place de la femme est un sujet aussi politique que personnel et dépend de la volonté de chaque élu. «Le féminisme, c'est ramener la question sociale au cœur d'un urbanisme qui prend en compte toutes les discriminations publiques», tranche-t-elle. Une réflexion croisée que mène avec un certain enthousiasme une jeune génération d'architectes et d'urbanistes engagés.

UN URBANISME SOCIAL ET SOLIDAIRE

De nouvelles formes d'urbanisme voient le jour, à l'image de l'urbanisme transitoire, répondant à un double objectif: tirer parti de la vacance structurelle des bureaux (entre 6 et 8% en Île-de-France) ou de l'inoccupation temporaire d'immeubles tertiaires avant leur réhabilitation dans le cadre d'une opération de recyclage urbain; mais également offrir des locaux à des associations et PME à vocation non lucrative.

«La financiarisation de la ville, où la géographie des activités est définie par le montant des loyers, a relégué les entreprises qui ne dégagent pas de chiffre d'affaires en périphérie. Notre mission est de geler le temps en dehors de toute logique de marché, en installant des sociétés de l'économie sociale et solidaire sur des emplacements premium, à un loyer minoré de 30 à 70% selon les locaux», expose Simon Laisney, président du directoire de la coopérative d'immobilier solidaire Plateau Urbain, spécialiste de la création d'espaces d'activités mixtes dans les bâtiments vacants.

Grâce à ces initiatives, des artisans, créateurs, producteurs et pépinières d'entreprises réintègrent les quartiers centraux. Pour le projet d'innovation sociale Les Cinq Toits, une ancienne caserne de gendarmerie a été reconvertie en logements sociaux. La mairie de Paris a confié le site à l'association Aurore pour y accueillir des réfugiés et des familles, dans l'attente des travaux. En tant que gestionnaire du lieu, Plateau Urbain a fait vivre une communauté d'usagers et lance des démarches pilotes (restauration associative, ateliers de mécanique, etc.) contribuant à l'insertion et au bien-être des résidents.

« L'ouverture de la caserne au quartier a fait découvrir au voisinage un réseau économique et solidaire. L'urbanisme transitoire est un support de conscientisation de la ville, tout en servant d'interface entre deux étapes de vie d'un bâtiment », précise Simon Laisney qui se réclame volontiers d'un urbanisme à vocation sociale, favorisant le vivre-ensemble et la mixité.

Fondée en 2017 par Yoann Sportouch, l'agence de prospective urbaine et de conseil en stratégies de transformation de la ville LDV Studio Urbain mise sur l'intelligence collective. Elle associe à ses réflexions les acteurs locaux

« NOUS AVONS RÉINVENTÉ LE SENS DU SIÈGE SOCIAL EN CRÉANT DES CONNEXIONS ENTRE LES BUREAUX ET LES HABITANTS. »

– associations, commerçants, artisans – qui composent le tissu urbain et pose la notion d'usage au centre des discussions. « Les usagers d'un quartier sont l'angle mort des concertations urbanistiques qui relèvent trop souvent de l'acceptation d'un projet. L'objectif de nos travaux est d'envisager une opération urbaine comme une opportunité pour les gens qui travaillent dans ces lieux et une réponse aux problématiques des acteurs de la ville », indique Yoann Sportouch, philosophe et urbaniste. Son ambition : trouver un modèle économique, solidaire et social, dans lequel tout le monde

se retrouve, du restaurateur au brocanteur, jusqu'aux habitants.

Dans le quartier Borderouge, au nord de Toulouse, LDV Studio Urbain a participé à un projet de bureaux qui ferait le lien entre l'entreprise et le quartier. « Aujourd'hui, les entreprises ne profitent généralement pas au quartier car les salariés y arrivent le matin en voiture et en repartent le soir. Pour cela, nous avons réinventé le sens du siège social, en créant des connexions entre les bureaux et les habitants », relate le fondateur. Le jardin de l'entreprise s'est transformé en parc composé de potagers urbains, jardins familiaux et lieu de compostage géré par une association de quartier. En pied d'immeuble, le café associatif Repair'Vélo incite les salariés à la mobilité douce. « Il y a un sentiment de déclassement ressenti par les citoyens qui ont l'impression que les décisions leur échappent. En les impliquant pleinement dans la fabrique de la ville, on leur redonne une place centrale dans la société », soutient Yoann Sportouch, reprenant une phrase du célèbre urbaniste Roland Castro, décédé le 9 mars dernier : « Tout le monde peut devenir un scénariste urbain. » ●

Plus d'infos sur weekend.lesechos.fr

 **hauts-de-seine**
LE DÉPARTEMENT

L'orchestre résident à **LA SEINE MUSICALE**

Laissez-

VOUS

submerger

Saison 23 24

Concerts d'ouverture
Mer 27 et Jeu 28 SEPT.

BEETHOVEN : EROICA

Concerto pour violon
Symphonie n°3, 'Eroica'

Alexandra Conunova violon
Insula orchestra
Laurence Equilbey direction

insulaorchestra.fr



INSULA
ORCHESTRA

Soutenu par
MINISTÈRE DE LA CULTURE

Région
ÎledeFrance